

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS})

BUREAU RUE DE LA MONTAGNE N^O 10

COMMENT LES FONCTIONNAIRES LIBÉRAUX COMBINENT LA POLITIQUE DE COURTOISIE AVEC LE DESIR DE GARDER LES BONNES PLACES.

LE TE. DEUM DE LUNDI



ON FAIT DES FOLIES A TOUT AGE, PAS VRAI RECTEUR ?

ABONNEMENT

Un an fr. 7 00
Francs par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :

La ligne fr. 1 00

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

La nouvelle loi sur l'instruction.

On connaît le projet du ministère de la décadence nationale.

Liberté pour les communes d'adopter les écoles libres et obligation pour elles de créer des écoles neutres ou catholiques — selon les cas — lorsque vingt pères de famille trouveront que leurs convictions ne sont pas suffisamment respectées dans les écoles officielles ou adoptées, telle est la portée générale de la loi.

En résumé, c'est, pour les petites communes cléricales, le droit de nourrir les sympathiques petits-frères avec l'argent des contribuables et, pour les grandes villes, l'obligation d'entretenir quelques écoles catholiques.

On voit que, pour le progrès des idées de libre examen, ce projet est désastreux.

En revanche, nous ne dissimulons pas notre satisfaction de voir le ministère clérical accepter le principe de l'autonomie des communes.

C'est à la commune désormais que nous, démocrates et libres-penseurs, nous devons engager la lutte contre le cléricalisme et la réaction.

Le ministère précédent, à notre avis, a été trop loin dans la voie de la centralisation.

Si le ministère actuel avait suivi, en cette matière, la ligne tracée par MM. Van Humbeeck et C^{ie}, les populations ignorantes et abruties des Flandres auraient pu nous défendre, et si les communes flamandes veulent se faire crever d'une indigestion de petits-frères, elles ne pourront nous faire avaler le même plat.

Il est vrai que les catholiques pourront obliger les villes libérales à subsidier des écoles religieuses, mais comme, dans les villes catholiques, les libéraux pourront à leur tour faire subsidier leurs écoles, il y aura compensation.

Bien entendu, nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que le gouvernement va exécuter loyalement la loi.

Nous savons parfaitement que les catholiques vont manœuvrer de façon à entraver la liberté des communes libérales et à protéger l'arbitraire dans les communes catholiques.

Mais au moins, nous le répétons, pourrions-nous nous défendre.

Le pays de Liège avec ses villes et ses villages libéraux, va tenir tête au gouvernement clérical et de cette commune que le ministère a l'imprudence de laisser plus libre qu'auparavant, nous saurons faire une forteresse contre laquelle viendront se briser les assauts réactionnaires.

Emparons-nous de la commune, confions sa défense, non plus à des doctrinaires à *Te Deum*, — libéraux qui se vendent pour un emploi — mais à des libres-penseurs, à des démocrates résolus, qui sauront pousser jusqu'au bout la résistance à un gouvernement fanatique et réactionnaire, et nous sauvegarderons les intérêts du vrai libéralisme mieux que ne l'ont fait, jusqu'à présent, tous les ministères libéraux.

Le gouvernement a cru être habile en nous abandonnant la commune. Cette arme, qu'il veut diriger contre nous, se retourne contre lui; c'est elle qui nous permettra de le vaincre dans la lutte prochaine.

Les mangeurs.

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit, Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit. Qui sont-ils? Ils sont ceux qui nous mangent, la vie de nos hommes, notre vie à tous, leur est servie. Ils nous mangent! Quel est leur droit? Le droit divin.

Ils vivent. Tout le reste est inutile et vain. Le vent après le vent, le nombre après le nombre. Passe, et le genre humain n'est qu'une fuite d'ombre.

Est-ce qu'ils ont pour voix la foudre? Ils ont la voix. Que vous avez. Sont-ils malades? Quelquefois. Sont-ils forts? Comme vous. Beaux? Comme vous. [Leur âme?]

Vous ressemble. Et de qui sont-ils nés? D'une femme. Ils ont, pour vous dompter et vous accabler tous. Des châteaux, des donjons. Bâti par qui? Par vous. Et quelle est leur grandeur? A peu près votre taille. Ils ont une servante affreuse, la bataille. Ils ont un noir valet qu'on nomme l'échafaud. Ils ont pour fonction de n'avoir nul défaut. D'être, pour les passants, chefs, souverains et [maîtres;] Pour la femme aux seins nus, sultans; d'eux pour [les prêtres-]

Ils ont le cœur des rocs et la dent des lions. Ils sont ivres d'encens, d'effroi, de millions. De volupté, d'horreur, et leur splendeur est noire. S'ils ont « o f, il leur faut beaucoup de sang à boire; La guerre leur en verse; il leur faut s'il ont fait, Beaucoup de nations à dévorer.

Enfin, Revanche! les mangeurs sont mangés, ô mystère! — Comme c'est bon les rois! disent les vers de terre. Victor Hugo.

Courtoisie intéressée.

Sous ce titre bien trouvé : « La gangrène cléricale » la *Chronique* publiait mercredi l'article que voici :

La platitude humaine est insondable. Des corps constitués qui, par leur essence, leur nature, leur caractère, semblaient devoir planer dans les sphères de la science pure, se tenant en dehors des misères de la politique actuelle et des effondrements de dignité dont nous sommes les témoins attristés — se mettent, eux aussi, à emboîter le pas aux sacristains qui mènent la procession gouvernementale.

L'Université de Liège a cru devoir, elle aussi, sacrifier à l'arrogance épiscopale, à propos du *Te Deum*, adressée au corps professoral de la dite Université :

UNIVERSITÉ de LIÈGE Liège, le 19 juillet 1884.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous inviter à vouloir bien assister au *Te Deum* qui sera célébré le 21 de ce mois, à 11 heures, à la cathédrale.

On se réunira à l'Université, à 10 heures 1/2.

Le recteur,

(Signé) L. TRASENSTER.

N.-B. — Il est bon de remarquer que M. Trasenster est le grand ami de M. Frère-Orban; qu'il est l'Égérie du *Journal de Liège*, organe de M. Frère-Orban.Nous comprenons l'étonnement de la *Chronique*. Pour un journal peu initié aux mystères que recèle l'université de Liège, ce spectacle d'un recteur libéral comme M. Trasenster conviant ses collègues à assister à une manifestation cléricale (1) peut, en effet, paraître étrange. Mais, lorsque nous aurons expliqué à la *Chronique* les raisons extrêmement sérieuses qui légitiment la conduite de M. Trasenster, notre confrère comprendra que ce n'est point par pur amour de la platitude que le dit recteur (du journal gaga) a jugé bon de s'incliner devant le cafardisme gouvernemental.

M. Trasenster est — chacun sait ça — recteur de l'Université de Liège depuis cinq ans. Ce qu'on sait moins, c'est que, d'après les règles or inairement suivies, ce n'était point à lui que revenait, à cette époque, le droit d'être investi de la dignité rectorale. Seulement, comme M. Frère-Orban qui venait de nouveau de poser son derrière olympien sur le banc des ministres, tenait à récompenser un de ses bons amis, on donna un petit croc en jambe aux traditions — les doctrinaires ayant, d'ailleurs, contracté la douce habitude de s'asseoir sans façon sur les traditions géantes pour eux, tout en traitant de révolutionnaires les iconoclastes qui veulent rompre celles qui sont favorables au doctrinarisme.

D'ailleurs, M. Frère-Orban doit bien récompenser ceux qui travaillent pour lui. L'adoration, si elle est laïque et obligatoire chez les doctrinaires, n'y est assurément pas gratuite, et comme M. Frère-Orban a jeté sa fortune aux quatre vents du ciel, il faut bien — quand il doit payer des services — qu'il les paie avec l'argent des autres.

Donc, passons.

(1) Le *Journal de Bruxelles* a déclaré que tel était le caractère du *Te Deum* de lundi.

M. Trasenster, fut donc nommé recteur alors qu'il n'avait point le droit de l'être. Ce n'était là que le commencement des innovations.

Toujours, les recteurs avaient été choisis parmi les professeurs en exercice. Comme le médecin de Molière, plaçant le cœur à gauche, M. Trasenster s'empressa de « changer tout cela » et profita de ce qu'il devenait recteur pour se décharger de son cours.

Seulement, par une distraction bien excusable chez un homme aussi occupé, l'estimable M. Trasenster continua à toucher ses appointements de professeur — soit six mille francs environ — pour un cours qu'il ne donnait plus.

Il les touche encore. En y ajoutant la somme de cent sous attribuée au recteur par tête d'étudiant — et d'étudiante — ce qui fait sept mille balles pour les 1,400 élèves de l'Université, nous arrivons au joli chiffre de treize mille francs, touchés annuellement par ce bon M. Trasenster. Comme il y a cinq ans que cela dure, il en résulte que, pour avoir rempli sans avoir les fonctions de recteur et pour n'avoir pas donné son cours, M. Trasenster a palpé jusqu'à présent la modeste somme de soixante-cinq mille francs!

Inutile d'ajouter que, en qualité de recteur, M. Trasenster jouit d'une influence qui lui a permis d'épauler fortement certains serviteurs politiques, tout en transformant son fils, à peine sorti des bancs de l'Université, en professeur du même établissement. Si Paris, de l'avis de Henri IV, valait bien une messe, on comprend qu'une place de pareil rapport vaut bien un *Te Deum*.Dieu nous garde, cependant, d'insinuer que M. Trasenster se laisse influencer par des considérations mercantiles. M. Trasenster est — comme le fait remarquer la *Chronique* — un homme d'ordre, d'habileté, et le désintéressement proverbial du *Journal de Liège* empêcherait de pareils soupçons — s'ils venaient à naître.

M. Trasenster est donc extrêmement désintéressé, c'est incontestable; seulement, il est habitué à toucher de forts appointements et à éviter à ses enfants le souci de chercher à se créer des positions; on conçoit qu'à son âge il soit pénible d'avoir à changer de vieilles habitudes.

Or, comme le ministère nouveau dont le tolérant M. Woeste fait le plus bel ornement, pourrait fort bien renvoyer « à ses chères études » l'honorable M. Trasenster — qui a atteint l'âge de l'éméritat et n'a pas le droit d'être recteur — l'estimable directeur politique du journal gaga s'est décidé à brûler une chandelle, non pas au diable, mais au bon Dieu — représenté en ce moment par MM. Malou et Cie.

Assurément, l'honorable recteur est trop peu croyant pour espérer que sa palinodie lui sera comptée en Paradis, mais au moins espère-t-il qu'on lui en tiendra compte dans le ministère qui va tenir lieu de purgatoire aux instituteurs — et, en homme pratique, le recteur se contente de cet espoir qu'il a rien de chimérique.

Car, on a beau être recteur on n'en est pas moins homme et il serait par trop pénible pour M. Trasenster d'être forcé d'abandonner son œuvre au moment où, grâce à ses efforts unis à ceux de son patron, M. Frère, l'Université, riche et prospère, fait chaque jour dans les classes inférieures des athénées et des écoles normales de filles, des recrues nombreuses et vaillantes — rapportant chacune cent sous au recteur.

CLAPETTE.

Jeudi dernier le bruit s'étant tout-à-coup répandu en ville que M. Albert Picard, étudiant, et l'un de nos hommes politiques les plus en vue, venait d'adresser une nouvelle lettre au journal *la Meuse*, une foule énorme s'amassa devant les bureaux du spirituel organe des toutous.

Cette foule, affamée de bonne littérature, attendait l'apparition du numéro contenant la lettre de notre éminent concitoyen.

M. le bourgmestre Warnant, informé de cet événement, donna immédiatement les ordres nécessaires à M. le commandant de la gendarmerie — qui couche à présent chez M. Warnant, pour être toujours sous la main de notre mayeur.

Un quart d'heure plus tard, une charge de cavalerie, exécutée avec le brio habituel par nos braves gendarmes, dispersa la foule réunie boulevard de la Sauvenière et dégagait les bureaux de la *Meuse*.Un rédacteur de la *Meuse* (le père Crahay, dit-on), et trois vendeurs, ont été dans le cas d'être blessés. Il est à peine besoin d'ajouter que nous adressons nos plus vives félicitations à M. Warnant, qui inter-

vient toujours avec un remarquable à-propos pour assurer le maintien de l'ordre et de la tranquillité publiques.

CONTE PUR.

Non! elle ne voulait plus! C'était fini! — les ivresses étaient passées cette fois... Elle avait au cœur un grand dégoût de la jouissance brutale — elle voulait de l'air, du soleil, des fleurs, de l'idéal. A bas la chair! Vive tout ce qui est beau, tout ce qui est pur!

Oui, ils iraient ensemble au bois, dimanche, et là ils cueilleraient beaucoup de violettes, et puis ils courraient après les papillons d'or, et puis, il irait boire du lait chaud à la Maison blanche, et le soir, ils reviendraient comme des fiancés timides, en se tenant par le bras, et chacun, de son côté, irait retrouver son dodo; n'est-ce pas, Robert? Et Robert qui en somme était bon enfant, avait dit oui, — un oui pénible!

Oh! comme elle avait pensé toute la semaine à cette folle échappée! Tous les jours chez la patronne, elle en avait parlé à ses compagnes. Le soir, quand elle rentrait, elle s'attardait longtemps devant les grands magasins qui éclaboussaient la lumière et elle regardait, muette les toilettes du printemps. Puis elle rentrait dans son petit gîte frais, et là elle travaillait fiévreusement à sa robe blanche, la nouvelle robe qu'elle voulait mettre le dimanche pour être bien belle, et pour faire honneur à son gros Robert.

Le vendredi, l'étudiant était venu à neuf heures, légèrement lancé — on avait nocé chez le grand Chose — et il avait plaqué un gros baiser chaud sur les joues de la petite, mais elle avait énergiquement résisté en disant: Non, mon petit vieux, sois sage, dis: tu sais, tu as promis... — comme un sage enfant — était retourné chez lui avec un vague regret, mais content tout de même d'avoir obéi. Ce soir là, Lucette se sentit un peu triste en allant au lit. Elle ne savait pourquoi, elle devait être heureuse... allons! endors-toi, vilaine!

Le dimanche vint enfin, un beau dimanche de printemps, avec une masse de soleil qui dansait aux vitres.

Lucette s'habilla dare dare, mis les bottines gris-clair que Robert lui avait données la veille, et son grand chapeau de paille replié sur les oreilles. Il était ravissant, ce chapeau, avec sa grande branche de muguet jetée avec chic sur la grosse paille, et là-dessous la mignonne figure de Lucette souriant coquettement au soleil.

Robert arriva à neuf heures, sanglé dans sa redingote numéro un, rasé comme un carme et fredonnant de sa voix de basse :

Mignonne, voici l'Avril,
Le soleil revient d'exil,
Tous les nids sont en querelles,
L'air est pur, le ciel léger
Et partout...

Et partout... et... zut! je ne sais pas le reste!

— Allons vite! Roro! nous allons manger le train.

Ils partirent, elle, fière de lui, lui, ne demandant plus qu'un bonheur à cette terre: celui de rencontrer toute la faculté de médecine...

Lucette étendit son mouchoir à terre, lança une roulade fantastique qui fit tressaillir tous les rossignols du bois, se coucha paresseusement et s'endormit les pieds au soleil.

Robert avait promis d'être sage.

Il s'assit gravement dans une fourmillière et se mit à songer: Oui, c'est beau, bien beau, excessivement beau, mais... mais c'est bête, bien bête, remarquablement bête! Cela durera-t-il grand Dieu! sinon je me vois d'ici condamné à la contemplation muette de la plastique vêtue, et de la marmoréenne vertu. O Tantalus! toi qui souffris pour des raisins, intercède pour moi qui souffre... pour des prunes! O Vénus! O Eros! *Quous-que tatem!*

Après cette invocation païenne, digne souvenir d'un rhétorique supra-littéraire, Robert s'endormit entre son tuyau flamant neuf et ses gants gris-perle mollement affaissés dans l'herbe fraîche.

Ils rêvèrent longtemps ainsi, baignés dans le bon air nourrissant de la verdure, et, quant vint l'heure du départ, Robert, ses deux coudes plongés dans les pousses vertes, racontait à Lucette, l'histoire — habillée, bien entendu — de Monsieur des Grioux et de Mademoiselle Lescout.

Ils partirent, vaguement bercés par les

bruits lointains de la ville qui leur arrivaient confus et étranges. Ils se sentaient remplis de poésie maintenant; l'idéal avait montré son nez rose et... pourtant ce n'était pas tout. La tête éprouvait de vagues frémissements, sa respiration avait des intermittences d'amour... La bête revenait, la vilaine lèze!

Quand ils furent arrivés au logis de la petite, Robert voulait monter une minute — rien qu'une minute — pour causer un peu. Mais quand ils se retrouvèrent dans la chambre, et qu'ils voulurent se séparer, l'ouvrière se suspendit au cou de l'étudiant et lui dit tout bas, tout bas:

— Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?
— Oui, oui, ma mignonne, mais tu sais, j'ai promis d'être très sage.

Elle alla pousser le verrou et répondit plus bas encore, rougissante et délicieuse:
— Pas trop, dis!

MAX WALLER.

A coups de fronde.

On peut voir, exposée à toutes les vitrines, la collection des binettes de nos seigneurs les nouveaux ministres.

Ça se vend 10 centimes.
On voit bien que le nouveau cabinet est celui des économies.

Jusqu'à présent les cabinets avaient toujours été à 15 CENTIMES!

Le ministère, décidément, entre dans la voie des économies.

Mercredi, M. de Moreau a demandé à la Chambre un crédit de 12.600 francs pour l'ambassadeur que l'on va envoyer auprès du pape — lequel continue à gémir sur la paille humide d'un cachot.

Ça marche, les économies!

Un miracle. — L'évêque de Marseille a ordonné des prières publiques dans son diocèse pour demander la fin de l'épidémie de choléra qui sévit dans cette ville.

Le premier jour où ces prières ont été dites, le nombre des décès a augmenté, quoique le temps fût devenu plus favorable. A la place de l'évêque, nous ne continuerions pas l'expérience.

Chronique de la platitude. — On écrit de Blankenberghe à un journal:

«Le roi Léopold est venu cette après-dîner, inconnu à Blankenberghe.»

«Lorsque le roi est descendu sur la plage, une douzaine de jeunes gens, pour lui éviter une marche pénible dans le sable, ont transporté devant lui les planchers mobiles qui se trouvent devant les escaliers.»

Pourquoi donc ne se couchaient-ils pas à plat ventre pour tenir lieu de tapis?

On nous affirme que M. Kleyer, inspecteur principal des écoles primaires, assistait au *Te Deum* de lundi.

En parlant plus haut des avantages que M. Blaguenster tient à conserver, à ce prix d'une petite platitude, nous avons oublié de mentionner le voyage en Amérique du fils de l'honorable recteur, voyage pour lequel cet excellent petit Paul a reçu un subside de trois mille francs environ.

Pour caractériser cette faveur, il nous suffira de rappeler que d'autres professeurs n'ont pu obtenir de subsides pour des voyages à l'étranger; l'un d'eux a même vu ses appointements supprimés pendant la durée de son voyage.

Le bruit court — très vite — que MM. Trassenster et Graindorge viennent de solliciter leur admission à la société de la Sainte-Famille.

L'impôt.

L'impôt ressemble fort au chien. Dans un pot, en plein champs, au soleil, au froid, à la rafale, il prospère partout, grandit partout, s'étale en toute climature!... Un ennemi survient? L'impôt monte!... De nous la peste se sourient! L'impôt monte!... L'on part pour la croisade? L'impôt!... On en revient? L'impôt!... Le temps malade fait tout sécher? L'impôt! fait tout moisir! L'impôt! Guerre, inondation, grand trouble, grand repos?... L'impôt! L'impôt! L'impôt! Et le beau, dans l'espérance, C'est qu'une fois monté, jamais l'impôt ne baisse.

Le chef des Eunuques.

« Nous préférons encore, et de beaucoup, un ultramontain affirmant loyalement et franchement ses principes et provoquant, au moins dans une partie de son auditoire, la controverse et l'éveil des intelligences, à ces prétendus neutres, à ces EUNUQUES INTELLECTUELS, cherchant laborieusement à se tenir en équilibre entre les doctrines opposées, et donnant à la jeunesse l'exemple déplorable et trop facilement suivi, de la défaillance

du caractère et de l'absence de convictions fermes et sincères, etc., etc. »

De qui ces brillantes paroles, publiées dans le *Journal de Liège*, au mois de décembre 1872, par quelqu'un qui n'avait alors aucun effort à faire pour se tenir en équilibre, et pour qui la grosse question de l'instruction publique, était devenue tout-à-coup une excellente machine de guerre, destinée à renverser un ministère dont on enviait la place?

De M. Trassenster lui-même.
Que fit le même M. Trassenster quand son parti, arrivé au pouvoir grâce à de belles tirades sur l'instruction, le mit à la tête de l'université?

Quelles furent les réformes introduites ou préconisées par le réformateur devenu tout puissant?

Un grand roulement de personnel, des faveurs aux gens souples, des tracasseries aux autres, et, au bout de compte, après tant de bruit et tant de dépenses, quelques profits très particuliers pour les parents et amis, mais pas l'ombre d'une réforme commençant les innovations réclamées sans cesse par les sérieux partisans de la vie et de la liberté dans la science; pas un seul acte déterminé par la volonté d'inaugurer cette vie et cette liberté.

Qu'est-ce que la prospérité de l'université? Elle consiste en 1400 et des inscriptions, au nombre desquelles il faut compter des petites filles rebutées à l'école normale, et des petits garçons échappés des classes inférieures des athénées.

Où est la vie, où est l'exemple de la fermeté des convictions? Cherchez-les chez l'éminent orateur, le savant professeur qui préside depuis cinq ans aux destinées de l'université.

Les *Te Deum* sont rétablis, vite il s'empresse d'y courir lui libre-penseur « donnant ainsi à la jeunesse l'exemple déplorable et trop facilement suivi de la défaillance de caractère et de l'absence de convictions fermes et sincères. »

Où sont les fiers discours d'antan? Comme on a envie de garder une bonne place, on cherche laborieusement à se tenir en équilibre entre les doctrines opposées. On ne propose pas, il est vrai, à ses collègues de prendre part à une manifestation cléricale, mais on fait faire l'humiliante proposition par des professeurs catholiques et l'on se rallie à leur avis; l'on devient chef attiré des eunuques, trouvant qu'il vaut mieux sacrifier une virilité devenue compromettante que de renoncer aux largesses des gouvernants.

Voilà ce que fait l'illustre recteur. Ne trouvez-vous pas — comme moi, il y a une douzaine d'années — qu'il vaudrait encore mieux avoir à la tête de l'université un ultramontain loyal, plutôt qu'un prétendu neutre comme l'illustre Blaguenster.

Le secret du vote

Au cours de la discussion des conclusions du rapport sur les élections de Charleroi au Sénat, M. Solvyns, en protestant contre certaines irrégularités qui auraient signalé ces élections, mentionne celle-ci:

« On soutient également que le regard pouvait porter dans certains isoloirs. Cela est irrégulier. »

Nous ne savons si le fait est avéré en ce qui concerne Charleroi, mais il s'est produit à Liège. Au bureau du théâtre, un isoloir était installé dans l'embrasure d'une fenêtre; un honorable officier de la garde-civique affirme avoir vu voter telle personne qu'il désigne, et ne se gêne pas pour dire dans quel sens cette personne aurait voté. Le fait de la divulgation possible aggrave singulièrement, dans ce cas, l'irrégularité dont il s'agit, dans la disposition de l'isoloir.

AVIS.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs nous avons décidé de créer des **ABONNEMENTS DE CINQ MOIS** prenant cours au **PREMIER AOUT**. Ces abonnements coûteront **TROIS FRANCS VINGT-CINQ CENTIMES**.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer, par carte postale, son nom et son adresse au bureau du journal.

Comment on fait un roman.

(Fin, voir notre dernier n°.)

Le roman *suspensif* se comprend mieux qu'il ne peut se définir; le morceau suivant en donnera une idée: « Edelmire... m'aimes-tu?... Eteldore... mon ange... oh!... ah?... hi!... »

Ce système cultivé spécialement par d'Arincourt, est très commode pour l'écrivain, qui fabrique à peu de frais deux volumes; mais il est dangereux, très dangereux pour les imaginations ardentes.

Un autre genre particulier consiste à éliminer soigneusement de tout un ouvrage, une ou deux voyelles déterminées; cela peut se comparer à ce qu'en poésie on appelle des *acrostiches*, compositions dont d'illustres

poètes pouvoient journellement ces modernes Homères, qui à chaque coin de rue, élèvent leur voix harmonieuse avec accompagnement de violon, de guitare ou de tambour de basque.

Pour moi, j'écris en ce moment un roman en quatre volumes dans lequel je ne donne l'hospitalité qu'à la lettre E. Il s'intitulera *Eve* et commencera ainsi:

« Eve, être céleste, décente fée, elle est belle de même que cette légère Phébé que créèrent les rêves des Grecs! Quelle femme! et quelle m'est chère! Elle berce mes pensées! Elle est l'être éternel et éternel que je recherche, que je vénère et que je sers, etc. » Quoique présent tant des associations cacophoniques ce genre est cependant susceptible de perfection. D'après ce que j'ai entendu dire, il existe un jeune littérateur qui se propose de publier un roman sous le titre suivant:

R m n l v r
N t d m c g r s t v b n p z ?

Ce système que Balzac a si remarquablement employé dans un des ses chapitres de la *Physiologie du mariage*, obtiendra sans doute un succès prodigieux car c'est celui de tous qui ouvre le plus vaste champ à la fantaisie du lecteur.

Le roman *historique* consiste à piller quelques vieux chroniqueurs, à leur arracher quelques feuillets que l'on coud ensemble et dont on extrait la quintessence à s'étendre complaisamment sur la forme d'un chapeau, et à faire précéder le tout d'un titre piquant comme: « Le *Grillon du roi D. Sancho*, roman historique », mais surtout il faut s'efforcer de rendre les chapitres intéressants et leur conserver un certain parfum d'antiquité. Nous donnons comme modèle aux commençants les chapitres suivants du *Grillon du roi D. Sancho*, que nous pensons publier avant peu:

Chapitre I^{er}. — Où l'on traite de ce qui précède.

Chapitre II. — Où il est question d'une pie qui avait de l'orgueil.

Chapitre III. — Où l'on prouve que le grillon du roi ne faisait pas cri! cri! mais bien cra! cra!

Il nous reste à parler du roman *typique*, qui consiste à faire un type, du héros principal — un type, dira-t-on; est-ce donc si difficile? — Peut-être! Il faut entendre par type une habitude bizarre, par exemple celle d'un homme qui se gratte sans cesse la jambe gauche. Dans ce cas, le talent de l'auteur consiste à chercher des situations qui permettent au type de se gratter la jambe durant tout le cours de l'ouvrage. Exemple: « Simon sort pour se promener; un ami le rencontre et lui demande comment il se porte.

— Bien, lui répond Simon en se grattant la jambe.

Veux-tu que nous mariions notre fille avec un tel, lui dit sa femme?

— Pourquoi pas? répond Simon en portant la main à sa jambe.

« Le jour où sa fille se marie, Simon se gratte comme un désespéré. A la mort de sa femme, son affliction est telle qu'aucune force humaine ne peut l'empêcher de se gratter jusqu'au sang. »

L'écrivain qui entreprend un roman typique doit faire attention au principe général; que les caractères doivent se soutenir jusqu'à la fin. Si, par exemple, Simon se trompait et se grattait la jambe droite, le roman aurait un dénouement fatal.

Enfin, le principal inconvénient de ce genre, c'est l'in vraisemblance. Dans l'exemple cité, si le roman a plus d'un volume, il est impossible que la jambe de Simon ne finisse point par ne former qu'une vaste plaie.

SILVELA

Jardin d'Acclimatation

La 1^{re} partie des exercices exécutés dimanche dernier par la famille Mazachetti, célèbres équilibristes de l'Hippodrome de Paris, a été réussie. Malheureusement, à cause des pluies de la veille, l'appareil soutenant les divers trapèzes à quelque peu souffert, et par ce motif, ces célèbres acrobates ont dû renoncer à la suite de la séance, si applaudie au début.

La famille Mazachetti a décidé qu'elle recommencerait, demain dimanche, cette brillante représentation d'équilibre, avec des appareils solides et nouveaux, et d'exécuter tout son programme qui est des plus complets; le petit contre-temps de dimanche dernier sera donc largement compensé.

Correspondance.

Nous avons encore reçu de M. Demblon, qui paraît vouloir éprouver son droit de réponse, la lettre qu'on va lire — si on en a l'envie.

N'ayant pas l'intention d'envoyer nos lecteurs, nous ne répondrons rien, ne voulant pas fournir à M. Demblon — qui paraît avoir élevé à la hauteur d'un principe, l'art de parler pour ne rien dire — un prétexte pour nous inonder encore de sa prose.

Monsieur le Rédacteur du *Fronteur*, Malgré la meilleure volonté de terminer la polémique engagée entre nous, je dois absolument

répondre aux réflexions, la plupart d'une rare maladresse, dont vous faites suivre ma lettre de samedi dernier.

Avant tout, j'ai hâte de faire remarquer qu'ayant parlé de la « sourde hostilité de quelques progressistes indécis » vous me faites dire, dans vos commentaires « les progressistes » Cela est un peu fort, convenez-en. On ne donne pas le change à ses lecteurs avec une telle désinvolture.

Je lis aussi, que ma démarche « aurait pu faire croire à une alliance entre les progressistes et les cléricaux ». Cette affirmation est au moins plaisante. Outre cela, elle est en contradiction saisissante avec cette remarque qui, par parenthèse, n'avait aucune raison d'être dans votre réponse: « MM. Beck et Demblon sont des soldats — et des soldats très dévoués — de l'armée progressiste et démocratique, mais ils ne sont assurément pas ses chefs ». Puisque nous ne sommes pas chefs, c'est-à-dire puisque nous n'engagions que nous, comment pouvions-nous « faire croire à une alliance entre les progressistes et les cléricaux »? Conciliez cela, Monsieur, si c'est possible. Quant à dire que nous ne sommes pas les chefs du parti, rien n'était plus inutile pour le public et pour nous mêmes. Chacun le sait. Le parti démocratique, d'ailleurs, n'a pas et ne doit pas avoir de chef dans le sens absolu du mot. Enfin, pourquoi viser M. Beck qui est venu là en simple curieux, comme beaucoup d'autres, dans une réunion publique? Si vous avez un coup à porter, Monsieur, frappez sur moi seul!

J'ai justifié mon attitude. Je lui ai seulement reconnu un côté imprudent à cause des *perfidies doctrinaires*. Mon acte a été courageux. Je savais qu'il me vaudrait des haines et pis des calomnies. N'importe! Bien que je ne sois en politique qu'un amateur passionné, si j'ose ainsi dire, je n'ai pas des théories assez étroites ni une ignorance de l'histoire assez grande pour dédaigner et laisser échapper une victoire morale. Une belle occasion se présentait pour montrer où est tombé le doctrinarisme; je l'ai saisie. Attendre, comme vous dites, c'était la perdre dans ce cas. On a souvent dit « leur fait » aux doctrinaires. Moi, j'ai voulu prouver leur intolérance. Tuons ce parti dégénéré! Mon intervention était si logique et si peu nuisible aux élections que vous en être réduit, pour la blâmer, à chercher la raison suivante: « Parmi eux n'y avait-il point des électeurs hésitants que la sortie de M. Demblon a pu jeter dans les rangs des cléricaux? » Des électeurs hésitants au *Cercle catholique* lundi soir veille des élections! Que devient donc votre vive intelligence, Monsieur, quand vous dites des choses pareilles? — Mieux vaudrait l'appliquer à fronder contre des fautes réelles dont vous n'avez pas parlé.

Je hais les doctrines du cléricisme. Je méprise la scandaleuse politique du doctrinarisme. Je les combats tous deux, impitoyablement. Peut-il donc rappeler toutes leurs hontes? Que sont des élections sans signification auprès de la majesté de nos principes et de la grandeur de la vérité! Si même j'avais nui à la liste doctrinaire, c'est que leur intolérance l'aurait voulu. Mais je ne lui ai pas nui; je l'ai prouvé parce que le règlement de l'*Association libérale* m'interdisait de le faire. Les cléricaux sont au pouvoir. C'est nous seuls qui les écraseront, pas les doctrinaires qui les méritent quand ils dominent.

Je dois bien m'arrêter. Mais si vous voulez une polémique en règle, Monsieur, je suis prêt, bien que je ne la désire pas. J'ai dit dans ma dernière lettre de tristes vérités. J'en dirai de plus tristes encore quand je le jugerai nécessaire. Mon indulgence n'ira jamais jusqu'à une faiblesse préjudiciable à l'intérêt de mon parti.

Je vous présente, Monsieur, mes civilités cordiales.

Célestin DEMBLON.



L'ARGENTINE
EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enrayer la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétraogone, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt: A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain.

C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE: Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-30. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 5 fr. — Ecrans satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 45.

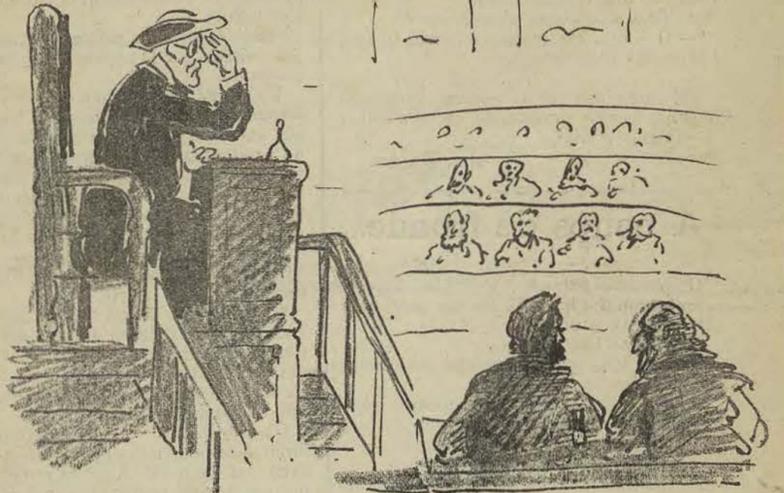
— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueltré, 12 près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un bel assortiment de pendules en tous genres, républicains, anciens et modernes de toute espèce, aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien renseigner l'adresse, rue Sur-Meuse, 8, et rue de Gueltré, 12, Liège.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

PETITE REVUE DU MOMENT



RÉOUVERTURE
DES
CHAMBRES



L'HUISSIER — ARRÊTEZ : L'ENTRÉE DE
LA CHAMBRE EST INTERDITE AUX
MASQUES !

— INSOLENT ! JE SUIS UN DES
DEPUTÉS INDÉPENDANTS DE
BRUXELLES !

PRÉSIDENT DE M^r L'ABBÉ DE HAERNE.

ET DIRE QUE LE PLUS CALOTTIN, N'EST PAS

CELUI QUI PORTE LA CALOTTE,

PAS VRAI VOESTE ?

POUR BIEN PROUVER
QUE LES MATIÈRES CONTENUES
DANS LES ÉGOUTS NE SONT PAS
NUISIBLES, UN ECHEVIN EN PREND
COMME PRÉSERVATIF CONTRE
LE CHOLERA.



A HUY



NOUVELLE APPLICATION DE LA POLITIQUE DE COURTOISIE,
CE QUI S'APPELLE AIMER TROP LA CALOTTE,
(PRIX 20 FRANCS)

LES LÂCHEURS !
EFFET DU CHANGEMENT DE MINISTÈRE
SUR LES ÂMES BIEN NÉES.